

s'attache en particulier à la mise en scène des banquets visant à mettre l'accent sur l'identification de Cléopâtre à Aphrodite et d'Antoine à Dionysos. Cette dimension religieuse, tout comme les cadeaux offerts par Cléopâtre à Antoine et ses proches, traités en *philoï*, ou le parallèle qui est fait entre le séjour à Athènes du Romain et celui de Démétrios Poliorcète à la fin du IV^e siècle av. J.-C., permet d'intégrer ces passages au modèle du banquet royal hellénistique.

L'ouvrage intéressera les spécialistes d'Athénée qui y trouveront les acquis de l'historiographie récente, tant dans l'attention à la construction de l'œuvre, que dans sa contextualisation. Il intéressera aussi les spécialistes des pratiques de table, mais surtout ceux qui étudient le phénomène monarchique en pays grec, en particulier à l'époque hellénistique qui a la part belle dans cet ouvrage. Cela tient sans doute aux horizons historiographiques divers auxquels appartiennent les contributeurs de l'ouvrage qui se sont penchés, ensemble, sur un sujet précisément délimité.

Karine KARILA-COHEN

Maria Teresa Schettino, Antonio Gonzales (dir.), *Dialogues d'histoire ancienne. Supplément 9*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2013, 258 p.

Ce supplément des *Dialogues d'Histoire Ancienne* est consacré à la publication des actes de la rencontre scientifique des 23 et 24 mars 2012 qui s'est tenue à Mulhouse, organisée conjointement par Maria Teresa Schettino (Université de Haute Alsace) et Antonio Gonzales (Université de Franche-Comté) dans le cadre du projet SoPhia (Société, Politique, Histoire de l'Antiquité) associant l'Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité (ISTA-Université de Franche-Comté) et l'UMR 7044 – Archimède (Université de Strasbourg).

Dans une introduction très ramassée (pp. 9-13), les deux éditeurs précisent les problématiques scientifiques autour desquelles ils ont conçu cette première rencontre du programme SoPhia : une réflexion sur les notions d'identité et de constructions identitaires, non pas à partir des discours endogènes propres à un groupe, mais à partir du point de vue de l'altérité, que ce point de vue soit accepté ou rejeté, voire réinterprété. L'originalité de la démarche tient surtout au fait qu'il s'agit d'examiner le point de vue d'une altérité vaincue sur son vainqueur dans le cadre de l'activité diplomatique qui précède et suit le conflit.

L'ouvrage se divise ensuite en trois parties dont la première porte sur les interrelations culturelles et politiques. La contribution d'Arianna Esposito et Airton Pollini (pp. 17-38) ouvre cette partie en s'intéressant aux relations interculturelles en Grande Grèce. Sont étudiées tour à tour la construction d'identités grecques occidentales, l'opposition entre Sybaris et Crotona puis les tombes lucaniennes de Poseidonia. Les auteurs concluent, à partir de ces exemples, qu'au final la construction identitaire en Grande Grèce est multiple et ne peut se résumer à une opposition Grecs *versus* non Grecs. Daniel Battesti (pp. 39-57) s'intéresse ensuite à la paix de Nicias chez Thucydide et pose la question de l'intervention privée dans l'activité diplomatique. Malgré la qualité scientifique indéniable de cette contribution, on s'interroge néanmoins sur le lien avec les problématiques de l'ouvrage. Leonhard Burckhardt (pp. 59-76) revient au cœur du sujet dans une communication tout à fait passionnante portant sur les rapports entre Rome et les Juifs après la conquête de la Palestine par

Pompée. Si une partie de l'élite juive s'est rapidement adaptée à la nouvelle réalité politique que constituait la domination romaine, les Hasmonéens, néanmoins, ont tenté de s'en libérer. Surtout, L. Burckhardt montre comment certaines sources apocryphes (le *Pesher d'Habakuk*, les *Psaumes de Salomon*, le troisième livre des *Oracles sibyllins*) ont réinterprété les événements pour qu'ils correspondent à leur vision du monde et pour faire de la défaite militaire un dessein divin. C'est à Dion Cassius qu'est consacrée la contribution suivante. Marie-Laure Freyburger (pp. 77-90) se penche, en effet, sur la méthode de travail et les objectifs de celui que l'on pourrait considérer, selon elle, comme « le dernier des historiens grecs de Rome » (p. 77). Agnès Molinier Arbo (pp. 91-111) clôt cette première partie avec une contribution sur la convergence d'intérêts mise en scène par l'auteur de l'*Histoire Auguste* entre le Sénat romain et les cités de l'Empire dans les vies des Gordiens et de Tacite. Elle montre que ces vies auraient été le prétexte pour l'auteur de l'*Histoire Auguste* à se moquer de la vanité des sénateurs romains de la fin du IV^e siècle en traitant cette « réaction sénatoriale » du III^e siècle comme une geste héroïque.

La deuxième partie envisage les rapports diplomatiques à travers et au-delà du témoignage polybien. C'est ainsi qu'Andrew Erskine (pp. 115-129) présente l'idée que Polybe se faisait des Romains, insistant sur les différences entre Romains et Grecs attribuées par l'historien grec à leurs coutumes. A. Erskine montre que Polybe attribue les succès romains précisément à deux raisons essentielles : d'une part, l'ordre et l'efficacité de l'armée romaine et, d'autre part, la première place, avant tout autre préoccupation, accordée à l'État. La contribution suivante de John Thornton (pp. 131-150) remet en cause l'idée que l'œuvre de Polybe doit se comprendre comme une théorie politique impartiale. Pour J. Thornton, le but premier de l'œuvre de Polybe aurait été de faire prendre conscience aux vainqueurs romains de la nécessité de traiter généreusement même ses alliés, anciens vaincus, les moins puissants. C'est cette question qui est également au cœur de la contribution de Marie-Rose Guelfucci (pp. 151-172) qui, dans une perspective dialectique tout à fait pertinente, envisage à la fois la question de l'image publique construite par le pouvoir romain et, en corollaire, la perception que pouvaient avoir de cette image publique du pouvoir romain ceux qui lui étaient soumis. M.-R. Guelfucci souligne l'attention portée par Polybe à la mise en scène du pouvoir romain aussi bien dans la société romaine elle-même que dans ses rapports aux autres pouvoirs politiques, insistant sur les enjeux diplomatiques de l'utilisation de l'image et de la parole publique dans la légitimité du pouvoir du vainqueur aux yeux du vaincu (« Tant qu'un impérialisme cherche à garder aux yeux de l'opinion étrangère et de sa propre opinion l'image d'une autorité légitime, la relation politique reste possible » p. 172). La contribution d'Alberto Gandini (pp. 173-189) porte sur l'éloge de la diplomatie du Sénat pendant la Troisième guerre de Macédoine telle qu'elle apparaît dans un extrait diodoréen (n° 339) de l'anthologie byzantine *De sententiis* qui serait probablement une réécriture d'un passage polybien perdu. Enfin, on doit la dernière communication de cette partie polybienne à Chiara Carsana (pp. 191-204). En s'arrêtant sur le questionnement autour des origines et du développement de l'impérialisme romain dans le *Livre Africain* de l'*Histoire romaine* d'Appien d'Alexandrie (et plus incidemment sur les écrits de Diodore), elle met en évidence les liens étroits entre cette œuvre et le récit polybien, notamment pour ce qui concerne l'insistance sur la diplomatie romaine comme facteur d'explication de la réussite de l'impérialisme romain.

Les deux dernières contributions, qui forment la troisième partie de cet ouvrage intitulée *Aperçus sur la postérité de l'Antiquité*, s'intéressent aux questions liées à l'espionnage au XVI^e siècle. La communication de Rudy Chaulet (pp. 207-229) évoque ainsi les espions espagnols en Méditerranée orientale, qu'il s'agisse de leur motivation, de leur défraiement ou encore des risques qu'ils prenaient. Enfin, c'est sur l'espionnage

technique chez les militaires italiens que se penche Michel Pretalli (pp. 231-249) en évaluant et comparant la prise en compte des sources antiques sur l'espionnage durant le *Cinquecento* dans les écrits humanistes et dans les écrits des « praticiens » (p. 248) de la guerre.

Deux remarques pour finir. Si regrouper toutes les contributions portant sur Polybe donnait nécessairement une cohérence à cette partie, une organisation thématique mêlant les contributions polybiennes aux autres aurait peut-être permis de faire davantage ressortir certains aspects du sujet. Enfin, on regrette l'absence d'une conclusion générale. Mais ces détails n'enlèvent rien à la qualité générale de ce premier volume du projet SoPhia qui laisse présager de stimulantes publications à venir.

Audrey BECKER

Xavier Héлары, Alain Marchandise (dir.), *Autour des testaments des Capétiens*, Actes de la journée d'étude internationale organisée à l'Université Paris-Sorbonne le 17 janvier 2009, *Le Moyen Âge*, t. 119, fasc. 1, 2013, pp. 11-129.

La revue *Le Moyen Âge* rassemble, dans son 119^e tome, un dossier thématique « autour des testaments des Capétiens », résultat d'une journée d'étude organisée par le Groupe de Recherche « Capétiens » (à cette date GDR « Derniers Capétiens »). Les quatre articles rassemblés ici ne sont que la partie émergée d'un vaste iceberg, puisque ces chercheurs se sont donnés pour but de rassembler et d'éditer – parfois pour la première fois – les testaments des rois capétiens et de leurs épouses, conservés à partir de celui de Philippe Auguste. « Autour » de ce projet d'édition, deux journées d'étude furent organisées, la première en janvier 2007 et la seconde en janvier 2009, dont le présent volume est le reflet.

De prime abord, cette démarche de collecte, d'édition et d'analyse pourrait surprendre : que reste-t-il à dire des testaments après les nombreux travaux consacrés à ce type documentaire dans les années 1980 et dont certains sont devenus des classiques (J. Chiffolleau, M. Lauwers, M.-C. Marandet) ? Étonnamment beaucoup, dès que l'on s'intéresse au niveau princier et plus encore dès qu'il s'agit des Capétiens. Hormis Elizabeth Brown et Muriel Gaude-Ferragu, rares sont les chercheurs à s'être récemment saisis de la documentation royale et princière. L'angle retenu dans ce volume est celui de « la piété royale et princière aux XIII^e et XIV^e siècles, dans ses permanences comme dans ses évolutions, dans ses principes comme dans ses réalisations » (4^e de couverture).

Damien Berné choisit de se pencher, sur le long terme, sur les fondations commémoratives prévues à l'abbaye de Saint-Denis par les Capétiens. Aux côtés d'actes spécifiquement consacrés aux fondations royales à tel ou tel établissement, les testaments constituent en effet un observatoire privilégié des fondations commémoratives, « de l'anniversaire à la chapellenie en passant par l'entretien d'une lampe perpétuelle » (p. 11). D. Berné revient ainsi sur la fondation de messes anniversaires royales à Saint-Denis et montre comment cette pratique, commencée par l'abbaye pour entretenir la mémoire des rois de France, fut reprise par ces derniers à partir de Louis VII. La fondation de chapellenies, messes quotidiennes en la mémoire d'un défunt, se fait au contraire à l'initiative capétienne, sous l'impulsion du frère de Louis IX, Alphonse de Poitiers. L'auteur se penche également sur les fondations féminines et souligne,